Sur la France – Réponse à une enquête (2003)

Je me suis toujours senti plus Européen que Français et, quoique indéniablement français, la France n’est pas le coin d’Europe où je me sent le plus chez moi — ce qui montre que les problèmes d’identité sont toujours un peu plus compliqués qu’on ne le croit. Mais cela ne m’empêche évidemment pas d’observer la France avec attention. J’en dirai ceci.

La France est un pays qui appartient aujourd’hui à l’espace occidental, espace à l’imaginaire sinistré, aux besoins et aux désirs entièrement modelés par la logique du capital. Elle fait partie d’une civilisation dont toute l’identité réside dans le fait de ne plus en avoir — qui tient son identité même du refus d’en avoir une — et qui, après avoir fait le vide en elle-même, exporte aujourd’hui ce vide à l’échelle planétaire en dévastant la planète par la technoscience alliée au capital.

La Forme-Capital généralise l’étant comme marchandise, qui prive l’homme de la manifestation de son être et, bientôt, le détermine lui-même dans son être comme marchandise. Parallèlement, à la dépossession de tous répond l’exaspération de l’ego de chacun, à l’aliénation généralisée le déploiement d’une métaphysique de la subjectivité (moi, les miens) qui, loin d’enrayer le système, le renforce objectivement en généralisant l’idée que la vérité n’est plus nécessaire.

Au sein de ce vaste mouvement, qui menace de réduire l’histoire du monde aux aléas du marché mondial, la France est probablement plus menacée encore que certains de ses voisins. D’abord par le visible épuisement, sinon la stérilité — évidente dans le domaine intellectuel — dont elle est le lieu, épuisement que je fais personnellement remonter, pour le moins, à l’abominable boucherie de 1914-18. Ensuite parce que sa singularité est d’être avant tout une construction essentiellement politique, née d’une volonté de conquête dynastique à partir d’un noyau de population initial. Au rebours de l’Allemagne ou de l’Italie, l’Etat y a précédé la nation, et en tant que nation, elle est d’abord le fruit d’un pacte : si la nation française s’esquisse en tant que réalité humaine sous la monarchie, elle ne prend valeur de concept politique qu’avec la Révolution. Or, la globalisation actuelle, dans la mesure où elle s’effectue sous le seul horizon de la logique du marché, tend à faire disparaître toute régulation par la citoyenneté politique.

On ne sortira pas d’une telle situation par des appels au « sursaut »

national, à des prises de conscience orientées sur l'en-deçà, résistances futiles, machines à décevoir immanquablement. Moins encore en cultivant une mentalité nostalgique et obsidionale, d'autant que les territoires sont de plus en plus *in-signifiants* à l'époque de la déterritorialisation généralisée. Dans le contexte de la modernité tardive, les distinctions dualistes de type classique (pays légal contre pays réel, France « authentique » contre « anti-France ») n'ont plus aucune valeur opératoire. Toutes les populations qui vivent en France sont également conformées, dès l'enfance, à ne vivre, désirer et penser que sous l'horizon de la marchandise. Toute leur existence appartient en propre au capital.

Il n'y a au surplus rien à attendre des formes d'action politique que l'on a connues jusqu'à présent. Outre que les partis sont dominés par une classe de gérontocrates aux ambitions médiocres, à l'inculture politique criante, ceux-là même qui voudraient les remplacer ne peuvent que se heurter au fait que, dans les sociétés actuelles, où la marge de manœuvre des gouvernements se réduit un peu plus tous les jours sous l'emprise des marchés financiers, le pouvoir de décision n'est plus exercé, principalement, par des hommes dotés d'une quelconque légitimité démocratique.

Partout, il convient donc de revenir à la base pour réhabiliter la notion d'espace public et faire renaître la dimension politique du social autour de quelques mots d'ordre simples : autonomie, démocratie directe, subsidiarité. Les petits pays doivent se fédérer, les grands pays doivent se fédéraliser. L'époque où tout est *perdu* — au sens propre de ce terme — est la pire et la meilleure à la fois. Il s'agit de rechercher les conditions d'un nouveau commencement.